

"Des idées, il y en a d'autres ! Ce qui serait superbe par exemple, ce serait de ménager des liaisons avec le grand canal et son nouvel ascenseur, ainsi qu'avec le Canal de Bruxelles-Charleroi et son ancien canal de dérivation. Cela donnerait une sorte de huit, un parcours exceptionnel qui proposerait aux plaisanciers l'opportunité d'un voyage d'une semaine en passant par tous les plus grands ouvrages hydrauliques du monde, plan incliné de Ronquières compris ..."

Notre promenade à nous se termine. Devant une plaque com-

mémorative. Celle du jumelage du Canal du Centre avec son homologue anglais, le Trent and Mersey Canal, en 1984, et un alter ego français, le canal de Neufosse, en 1988. "Des étapes fondamentales dans la longue marche qui nous a valu aujourd'hui la reconnaissance de l'Unesco". Après vingt-deux ans de lutte acharnée, Jean-Pierre Gailliez ne cache pas une fierté légitime. La Compagnie du Canal du Centre emmène bon an mal an 60.000 touristes sur ses bateaux, et emploie une petite quarantaine de personnes. Avec les emplois sauvés pour les tra-

vailleurs du canal, le bilan n'est pas banal. Mais Jean-Pierre Gailliez ne l'ignore pas, la réussite à long terme d'une telle entreprise sera nécessairement l'affaire de tous. Et doit idéalement s'intégrer dans la reconversion de toute une région. Ce qui dépasse de loin la sauvegarde d'un patrimoine industriel, fut-il prestigieux.

Jean-Paul DUBOIS.

D'UN LION À L'AUTRE : DE WATERLOO À LA GILEPPE

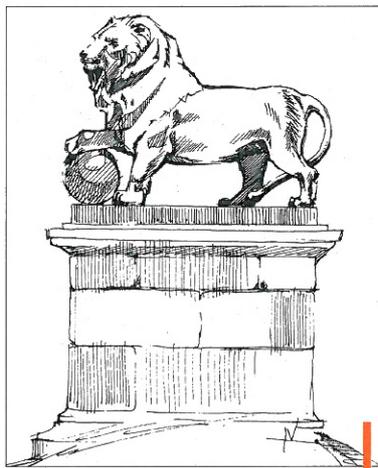
Le lion, symbole de la Belgique, qui figure dans les armoiries nationales, a donné lieu à d'innombrables représentations, surtout au siècle dernier, notamment à des statues d'impressionnantes dimensions, véritables défis techniques autant qu'artistiques.

La première en date est le fameux lion de Waterloo, qui domine le champ de bataille du haut de sa butte.

Il est né d'un projet de stèle commémorative souhaité par le roi Guillaume 1^{er} des Pays-Bas dès 1815. L'idée fit son chemin en s'amplifiant et les travaux débutèrent en 1824. On opta pour un énorme tertre en forme de pyramide de 40,50 mètres de haut et 520 mètres de circonférence à la base. L'accumulation des quelque 300.000 mètres cubes de terre qu'il nécessita dura deux ans. Elle fut l'œuvre d'une véritable fourmilière de tombereaux et de porteurs - notamment, dit-on, les fameuses botteresses liégeoises - qui se relayaient sur le site pour y déverser leur chargement.

Une colonne de maçonnerie, partant du sol vierge, atteint le sommet de la butte, où l'on décida de bâtir un socle et de le couronner

par un lion en fonte. Celui-ci fut coulé en 1826 dans les ateliers Cockerill de Seraing, une entreprise alors récente qui faisait la fierté du pays. Le sculpteur malinois Louis Van Geel, un élève de l'artiste français David, fut chargé de réaliser le modèle en plâtre. Il trouva son inspiration à Londres, où la Ménagerie royale l'hébergea



9. Le lion de Waterloo.

durant un mois afin qu'il pût prendre les croquis nécessaires d'un fauve d'après nature. Des ouvriers réalisèrent ensuite les pièces du moule d'après ce plâtre et le lion fut coulé en neuf parties soudées ultérieurement.

Le lion de Waterloo pesait 28 tonnes et mesurait 4,45 mètres de haut et 4,50 mètres de long.

Compte tenu des difficultés du transport à l'époque (le chemin de fer n'existait pas encore), l'encombrant animal fut transporté sur la Meuse par bateau à vapeur - de marque Cockerill s'entend - jusque Dordrecht, et de là via l'Escaut et le canal de Willebroek vers Bruxelles.

Ensuite, il gagna Waterloo sur un chariot en empruntant la chaussée de Charleroi. L'opération - qui n'était pas une mince affaire - consistant à le hisser au sommet de la butte réussit pleinement. Depuis lors, il trône au-dessus de la « morne plaine » qui vécut un des plus grands affrontements militaires de l'histoire.

Le second lion dont le gigantisme industriel du dix-neuvième siècle nous gratifia fut plus pacifique.

C'est celui qui domine, de son imposante super-structure, la masse non moins impressionnante du barrage de la Gileppe. Celui-ci fut un des premiers grands ouvrages hydrauliques du siècle dernier.

On sait qu'il consistait à créer un réservoir d'eau pour alimenter à la fois les usines textiles de Verviers et la population de cette cité lainière, alors en plein essor. Conçu

par l'ingénieur liégeois Eugène Bidaut, qui n'eut pas la chance d'en connaître l'achèvement, le barrage fut construit entre 1867 et 1875. A l'origine, sa largeur à la base ne dépassait pas 66 mètres et sa capacité 12,5 millions de mètres cubes. En 1967, d'importants travaux visèrent notamment à le surhausser de 12 mètres et à porter sa largeur à la base de 235 mètres, avec une hauteur totale de 65 mètres. Ainsi, la capacité du réservoir fut doublée.

Dès les années 1870 cependant, il fut décidé d'orner cet ouvrage d'art d'une sculpture monumentale et l'on eut une fois encore recours à la symbolique typiquement nationale du lion. Le sculpteur animalier Félix Antoine Bouré reçut mission de réaliser une énorme statue du «Roi des animaux» destinée à monter éternellement la garde au sommet de l'ouvrage. Il exécuta lui aussi maintes esquisses dans une

ménagerie et l'on raconte même qu'au cours de ce périlleux exercice il fut agressé par un fauve qui, par bonheur, n'emporta dans son élan qu'un morceau de sa veste...

Bouré mit une année à sculpter un par un, dans son atelier, les 183 blocs en grès de la Sûre composant son sujet. Ces pierres furent ensuite amenées sur place par chemin de fer à petite section partant de la gare de Dolhain, et assemblées, telles un puzzle ou un gigantesque jeu de cubes, dont on peut discerner aujourd'hui les raccords.

Le barrage, avec son imposant gardien, fut solennellement inauguré le dimanche 28 juillet 1878 par le roi Léopold II. L'estrade officielle se dressait près du lion de pierre.

A force de voir et de revoir les images, si éculées à nos yeux, du champ de bataille de Waterloo et du célèbre barrage on aurait ten-



10. Le lion de la Gileppe.

dance à banaliser ces performances de l'art et de la technique.

Mais elles firent la fierté et furent l'honneur de ce que l'on surnommait jadis «la Belgique industrielle».

Claude GAIER.

□ Pierres de Wallonie.

La revue "W+B (Wallonie/Bruxelles)", éditée par la Communauté française de Belgique et la région wallonne, publie un numéro (n° 65, janvier 1999) entièrement consacré à la pierre en Wallonie. Sous une forme condensée, rendue séduisante par une illustration soignée, divers aspects de cette importante industrie extractive et de ses débouchés, tant à l'heure actuelle que dans le passé, sont tour à tour traités : nature des gisements et exploitations contemporaines, les matériaux, la pierre dans l'architecture d'aujourd'hui, la sculpture, le granit, le ciment, la pierre wallonne jadis... Bel exemple de vulgarisation utile et attrayante (adresse : W+B, Place Sainctelette 2, 1080 BRUXELLES)

Cl. GAIER

□ Que deviennent nos anciennes gares ?

Le journal "Le Soir" a publié une série d'articles-reportages (du 16 au 23 février 1999) : "Au fil des lignes désertées", qui mérite d'être signalée

à l'attention des amateurs de patrimoine industriel. On sait que quantité de petites gares ont perdu leur raison d'être suite à la disparition d'arrêts ferroviaires voire à la suppression pure et simple de lignes de chemin de fer. Que sont-elles devenues? La réponse à cette question est apportée par quelques études de cas de la province de Namur : Hemptinne, Saint-Aubin, Oignies-en-Thiérache, Olloy-sur-Viroin, Thy-le-Château, Florennes-Central et Doische. Ces gares sont reconverties en bureaux de poste, homes, centres d'animation culturelle et de tourisme, habitations privées, restaurants et cafés...

La même journal revient sur la question sous le titre : "Le train est mort... Vive la gare! Des stations fantômes renaissent en Wallonie" (13-14 mars 1999). Ici l'aire géographique est plus large (Perwez, Denée, Liège-Jonfosse, Retinne, Éghezée, Rhode-Saint-Genèse) et le propos plus large. Partout prédomine, certes, la volonté de maintenir le caractère public des lieux, leur convivialité. Plus rare est le souci d'en conserver la morphologie et le décor d'origine. Le désir de récupérer un bâti exploitable l'emporte évidemment sur celui de conserver

PUBLICATIONS

un patrimoine industriel au sens archéologique. Mais peut-on s'en offusquer face à la lancinante question des frais de maintenance et d'exploitation?

C. G.

□ La technique au Moyen Age.

Europäische Technik im Mittelalter. 800 bis 1400. Tradition und Innovation. Ein Handbuch, éd. Uta LINDGREN, 2e éd., Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1997. 21 X 29,7 cm. 644 p. nombr. ill. n/bl. et coul.; ISBN 3-7861-1748-9.

Eternelle est la question de savoir si l'amateur, le chercheur, le savant intéressés par l'archéologie industrielle doivent borner leurs investigations à la Révolution industrielle, donc à partir du XVIIIe siècle, ou bien considérer que les progrès des hommes dans ces domaines ne font qu'un et, par conséquent, ne peuvent s'appréhender que dans la longue durée et la continuité, depuis les aurores de l'humanité. Il faut en tout